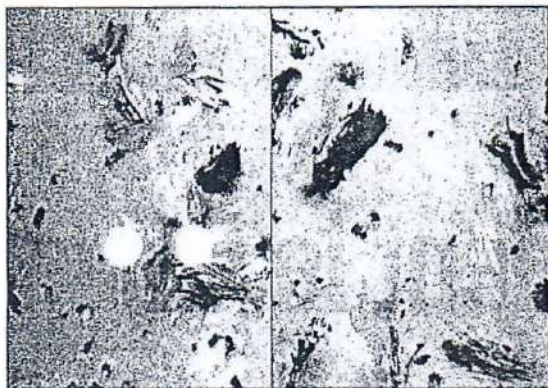
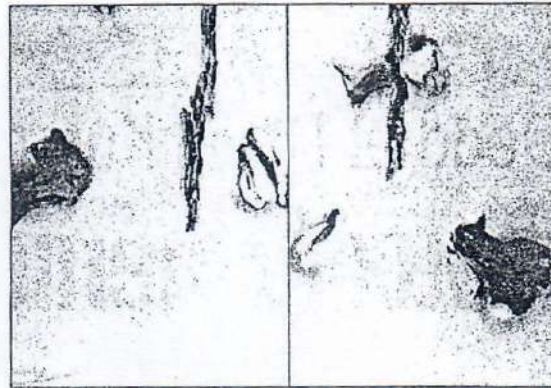


Hanibal Srouji

Une sensibilité tout en couleurs



Canadien d'adoption, Hanibal Srouji conçoit la peinture comme une vision du monde à part entière. Retrouvez cet esprit à la galerie Janine Rubeiz jusqu'au 14 avril.



Emigré en 1976 au Canada, Hanibal Srouji n'oublie pas d'emporter dans ses bagages ses racines. Une identité et une sensibilité du Levant qui éclorent sous son pinceau, tantôt par la lumière des couleurs, tantôt par un langage existentiel truffé de métaphores. Affable et patient, Hanibal est prêt à rester des heures expliquant à son interlocuteur son amour pour la peinture. Le pourquoi et le comment des choses. On finit par tomber sous le charme de cet artiste et on se plaît à s'engager à travers l'itinéraire pictural qu'il esquisse dans une trentaine de toiles. Criblées, légèrement calcinées ou sillonnées de formes hétéroclites et colorées, les empreintes peintes par Hanibal Srouji ne laissent pas indifférents.

A la découverte de Dame Nature

Une grande partie de ses œuvres est consacrée à la nature. Hanibal Srouji voue, en effet, depuis longtemps, une passion pour Dame Nature. Véritable source d'inspiration, elle se transpose librement dans ses toiles sous forme de traces colorées et abstraites. Des lignes hybrides qui bougent dans tous les sens, des masses chromatiques qui ébrèchent pêle-mêle la surface... Fleur, rocher, brindille... s'étalent sans retenue et sans limites.

Le regard du peintre pour la nature s'inscrit dans

une vision microcosmique où chaque élément et chaque particule prennent une valeur intrinsèque dans son travail. A quelques pas de lui, une simple brindille ou une fleur peuvent représenter un monde à part entière et servir de champ d'exploration. «Au commencement, la peinture est un travail de regard qui appartient à un langage visuel. C'est, en deux mots, la vision du monde. Viennent ensuite l'émotion, les couleurs et l'extrapolation de la propre vision du peintre», explique-t-il.

Une âme criblée

Outre sa nature en ébullition, des diptyques tous criblés ornent les cimaises de la galerie Janine Rubeiz. Au cours de son long séjour à l'étranger, le pays des Cèdres, noyé en pleine guerre, continuait à hanter les pensées du peintre. «C'était un sujet presque tabou que je n'arrivais pas à regarder en face. Alors, je me suis mis à peindre des champs de couleurs avec des arabesques orientales, des mouvements linéaires où tout vibrait pour le meilleur et pour le pire», dit-il. Après 15 ans d'absence, Hanibal retourne au pays pour découvrir Beyrouth détruit et complètement déformé. De sa ville, il ne restait plus que des bâtisses calcinées et des murs troués de balles. Quoi de mieux que le pinceau et la toile pour exprimer la douleur des retrouvailles? Hanibal Srouji s'arme alors de matériaux vivants, innés de la terre comme la rouille, la lie vinicole, l'eau, le feu,

combinant traces de flammes, brûlures et taches de sang sur la façade de son tableau. Ces forces de la nature qui donnent une énergie indéniable à sa toile. Derrière chaque façade grignotée d'éclats d'obus et derrière chaque pierre démolie, on pouvait imaginer le scénario de souffrance qui y couvrait... Eclatement de la pierre, éclatement de l'homme... Si de tout temps la nature était la prédilection du peintre, il s'agissait là d'une autre nature: celle de l'homme destructeur que Hanibal peignait.

Pour terminer la tournée, on trouve aussi les polypytiques aux bords brûlés. Ces livres dépliés, inspirés des rouleaux de prières éthiopiens. «En Ethiopie, des chamans confectionnent ces parchemins protecteurs en apposant des signes, des images et des écritures sur les peaux rasées de bêtes sacrifiées. Chaque personne détient un rouleau taillé à sa hauteur, pour se protéger physiquement et psychologiquement. Ces livres de taille standard, peints de dessins rituels, sont une sorte de guérison, pour exorciser le mal qu'on a vécu et laver l'esprit», déclare Hanibal. Pourtant, dans sa peinture, tout n'est pas noir. Les couleurs tendres commencent à émerger timidement, comme une lueur d'espoir à l'horizon. Comme une thérapie purificatrice de l'âme.

A un visiteur qui s'exclamait devant une de ses toiles, en 1995: «Tu nous ramènes la guerre de nouveau?», Hanibal de répondre: «Ce n'est pas la guerre que je peins. C'est une sorte de réflexion sur le travail destructeur de l'homme. Il faut bien regarder en face ce qu'on a fait de nos propres mains, pour pouvoir méditer et réfléchir quoique artistiquement. Mais surtout pouvoir régénérer positivement notre passé. Un tableau doit vibrer avec la personne qui le regarde. Ce n'est pas une image. C'est d'abord une réflexion, encore plus un engagement. Regarder un tableau, c'est toute une expérience». A vous de la vivre! «Transformations», à la galerie Janine Rubeiz, jusqu'au 14 avril.

Bio en bref

Hanibal Srouji quitte son pays en 1976. Destination: Canada. Suite à des études en Sciences sociales au collège Vanier à Montréal, il change de cap. En 1987, il décroche une maîtrise en Beaux-Arts, à l'Université

Concordia à Montréal. A cette même date, une bourse d'études, octroyée par le ministère de la Culture du Québec, le mènera à Nîmes où il obtient un diplôme de l'Ecole des Beaux-Arts. Hanibal s'installe à Paris en 1989, capitale tournante de

l'art. Un second exil pour le peintre. Sa première exposition remonte à 1982, à Montréal. Depuis, il ne fait que sillonner le monde, de New York à Genève, et de Montréal à Alger, où il obtient, en 1999, le Prix Ahmad Asselah.